

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOÉ, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 2 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

L'ART DE SE MARIER.

On peut être artiste en tout.

Celui qui, par son talent, son discernement, sait à la perfection remplir son devoir, exercer son état, est indiscutablement un artiste dans la plus pure acception du mot.

Or, à se bien marier, dans les conditions voulues pour devenir modèle, exemple du parfait ménage sous tout rapport, il y a dis-je, un grand art. Témoin d'une causerie à ce sujet, entre deux de mes amis, je tiens ici pour appuyer mon dire, à vous rapporter en entier la conversation de ces deux messieurs.

Lavoine et Michonneau, si vous le voulez bien, viennent l'un et l'autre de contracter mariage. Les voici, ils vont s'aborder; en curieux, écoutons-les.

LAVOINE.—Comment, mon cher Louis, sitôt revenu? Je te croyais parti pour un fort long voyage à New York. Par un temps aussi froid, j'eus cru vraiment que le voyage de noce vers les pays tempérés, eut duré quinze jours et plus.

MICHONNEAU.—C'est vrai, mais que veux-tu, madame Michonneau s'ennuyait, elle a désiré revenir et... me voici. Mais toi, dis-moi donc quel jour tu t'es marié?

LAVOINE.—Ma foi, il y a huit jours à peine, nous n'avons pas voyagé, tu sais ma position précaire. Du reste mon épouse est charmante, tout ce que je désire, elle le veut, et c'est d'un commun accord que nous ne fines point de noce. En eussais-je voulu faire que les fonds manquant, la chose m'eût été impossible.

MICHONNEAU.—Mais aussi quelle idée est la tienne. Charmant garçon gagnant un bon salaire, Pourquoi, dis-moi, sans me vouloir donner en exemple, pourquoi dis-je n'as-tu pas fait comme moi? Madame Michonneau n'est pas mal n'est-ce pas. Mais à part toutes les qualités de sa personne, de son cœur, elle m'apporta tu le sais, une dot de quatre mille piastre, ce qui figure fort bien dans le mariage.

LAVOINE.—Oui, je le sais! Tu as toujours visé... comment dirai-je... à la fortune, tout au moins à l'aïssance. Mais que veux-tu nous ne voyons pas tout à fait de même.

Ce n'est pas que je prétende, que les mariages pauvres seuls, soient les bons mariages, mais je ne verrais pas sans charmes la possibilité future d'être à l'aïse par le concours même de mon épouse. Tiens puisque nous causons de ce sujet que je te définisse comme je le comprends.

L'INFLUENCE DE LA MAITRESSE DE MAISON.

MICHONNEAU.—Je t'écoute religieusement quitte à te sermoner à mon tour si ton sermon n'est pas juste.

LAVOINE.—Dans le mariage, chacun des époux a des attributions et des devoirs qui lui ont été assignés par la Providence. L'homme, doué de force, d'activité, d'énergie physique et intellectuelle, pourvoit, par son travail aux besoins communs, et assure les moyens d'existence de sa compagne et de leur prospérité. La femme destinée par la faiblesse et la timidité naturelle de son sexe, à une vie sédentaire s'occupe des soins intérieurs du ménage, de l'achat des provisions, de la préparation des aliments, de l'entretien du linge et des meubles, de l'éducation première des enfants.

Je suis convaincu que c'est à la femme qu'appartient la principale part dans la prospérité de la famille. "Je pense qu'une bonne ménagère contribue autant que le mari aux succès des affaires. C'est ordinairement par les labeurs de l'homme que les gains entrent au logis, mais ils se consomment le plus souvent par les soins de la femme. Quand ces deux points marchent d'accord, les maisons réussissent: Quand ils vont mal elle tombent en décadence."

Ce que je viens de te dire là, ce n'est pas moi qui l'ai inventé je l'ai appris par cœur avant de me marier et c'est m'a-t-on dit un certain Xénophon qui écrivit cela jadis. Voyons! as-tu déjà quelque chose à reprendre à cela?

MICHONNEAU.—Non, je n'ai pas grand chose à redire, mais je me demande pourquoi et comment il se fait que tu aies appris tant de choses pour te marier. Pour moi, je ne me suis occupé de rien de tout cela, et crois avoir mieux agi. Ma femme, sans être très riche, par l'apport qu'elle me fait, a droit à de certains égards et qu'elle fasse chez elle ce que bon lui semblera, pourvu cependant qu'il n'y ait pas de folles dépenses, je serai content. Toi tu veux courrir après la fortune, et moi ma maxime est qu'il vaut mieux tenir que de courrir. Or, je tiens! je te laisse le soin de me rejoindre.

LAVOINE.—Je te le souhaite de tout mon cœur! et en attendant, au revoir, je suis attendu à l'atelier, il ne faut pas que je fasse attendre mon patron.

MICHONNEAU.—Allons, au revoir et bonne chance.

CINQ ANS APRÈS.

LAVOINE.—Ma chère Marie, on a sonné, je crois; veuille donc ouvrir, pendant que je termine cet ouvrage.

MICHONNEAU (entrant).—Bonsoir, madame, bonsoir mon cher Lavoine; comment? toujours à l'ouvrage! On ne te voit jamais, mais tu te feras mourir à toujours travailler. Sais-tu qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu?

LAVOINE.—Bonsoir, cher ami, que veux-tu, il faut bien travailler un peu pour parvenir.

MICHONNEAU.—On sait cela; mais la journée passée, il faut bien se divertir un peu aussi.

LAVOINE.—Oh! je ne travaille pas tous les soirs; mais quand cela se présente, j'aime à gagner un peu plus qu'à l'ordinaire. Nous mettons cet argent de côté. Marie, dans ce temps-là, me dit que c'est sa dot que je veux lui gagner pour ses noces d'or. Peut-être... qui vivra verra.

MICHONNEAU.—Tiens! laisse ton ouvrage et causons. Figure-toi, mon cher ami, que cela ne va pas

de ce temps-ci. Je crois que nous allons être forcés de quitter la ville pour aller aux Etats. Ici, il n'y a pas moyen de vivre; les salaires sont trop faibles. Ayant habitude de vivre dans un certain luxe, mon épouse et moi ne pouvons plus vivre ici. C'est décidé, et ce soir je viens presque te faire mes adieux, demain nous arrêterons vous voir avec mon épouse et l'après-midi nous partons.

LAVOINE.—Comment si vite que cela, mais dis-moi, tu n'es pas dans l'embarras, j'espère.

MICHONNEAU.—Non, mais la dot de ma femme au trois quarts mangée, il faut absolument que je trouve un emploi rémunérateur pour reconstruire ce capital, et aux Etats-Unis seulement je crois que la chose sera possible.

MICHONNEAU.—Enfin je te le souhaite; mais en ami, je te le dis: vous avez été un peu en grand, mais enfin c'est ton affaire.

MICHONNEAU.—Je le sais, mais que faire? Mon épouse, habituée au luxe, n'a pu sécher tenante se défaire de certaines habitudes. Mais tout cela reviendra. Excuse-moi, j'ai beaucoup d'amis à voir avant de partir, à demain. (Il part).

DIX ANS APRÈS.—FORTUNE PRESQUE FAITE.

LAVOINE (entrant chez lui).—Bien chère amie, j'ai une heureuse nouvelle à t'annoncer: Depuis ce matin, le patron satisfait de mes services sans doute, m'a pris comme associé. Mais il n'est pas joie sans douleur, en t'annonçant ce fait, je suis à regret obligé de te quitter. Un achat important à faire à New-York, me force à me rendre en cette ville. Du reste d'autre part, je serai satisfait de revoir Michonneau qui, depuis deux ou trois ans, ne donne plus signe de vie. Je le trouverai sans peine et te donnerai de ses nouvelles... Allons! Ma bien chère! Embrassons-nous, et prie bien pour le succès de mon voyage.—Adieu!

A NEW YORK.—\$4,000.

SONT MOINS QUE L'ORDRE ET L'ÉCONOMIE.

LAVOINE (retrouvant Michonneau couvert d'habits rapés, occupé à creuser péniblement la terre sous l'une des rues de New York.)

Comment, Louis, c'est toi que je retrouve ainsi. Pauvre ami, que t'est-il arrivé?

MICHONNEAU.—Oh! que veux-tu! ma vie est brisée, j'ai mal combiné mon existence. De décadence en décadence, je suis aujourd'hui réduit à rien. Incapable de résister aux reproches de ma femme, je me sens anéanti et, peu disposé à recommencer. C'est fini, je vois maintenant que ton raisonnement était juste.

LAVOINE.—D'autant plus juste que, sans vouloir te faire sentir ma supériorité, nous sommes arrivés mon épouse et moi à réaliser une honnête fortune. Depuis peu, associé de mon patron, j'espère beaucoup en l'avenir. Te souvient-il de mes veillées à l'ouvrage? Eh bien! la dot de Marie est gagnée! et si tu veux reviens avec moi, ma femme te prêtera la moitié de sa dot pour refaire ta carrière, mieux que cela! elle apprendra à ton épouse le moyen de faire fortune. Car, vois-tu, sans ma femme ma fortune serait nulle; allons, est-ce dit?

MICHONNEAU.—Tu es un homme, tu es un chrétien! ton épouse une maîtresse femme! Viens convaincre mon épouse et en route pour la fortune. Mais cette fois par le travail et l'économie dans le ménage.

(Pour rapport conforme),

PAPA-NOÉ.

Origine de quelques inventions et d'inventes.

ENCRE.—L'encre n'a été inventée que longtemps après l'écriture. On a d'abord gravé avec un style sur la pierre et le bois, puis on s'est servi d'un pinceau trempé dans une liqueur composée de charbon, de gomme et de vin. Les souverains se servaient de la pourpre tirée des murex. Les Latins nommaient cette liqueur *encaustum* (d'où par corruption, *incastrum*, et l'italien *inchiostro*.) On s'est servi aussi, et l'on se sert encore pour le dessin d'une liqueur excrétoire fournie par certains mollusques, les poulpes et les calmars : la *sépia*. L'encre de chine a été attribuée à la même origine, mais elle contient en outre du noir de fumée et de la gélatine. Notre encre actuelle est faite avec une décoction de noix de galle et de bois de campêche, du sulfate de fer, de la gomme, à quoi l'on ajoute parfois du sulfate de cuivre, de l'indigo, du noir de fumée et du sucre. On attribue à Laurent, Coster, Hollandais, l'invention de l'encre d'imprimerie.

EPINGLES.—(*De spiculum*.)—Leur origine remonte en France, au commencement du XV^e siècle. Catherine Howard, cinquième femme de Henri VIII, les introduisit en Angleterre en 1542. On se servait avant cet époque de cordons, d'aiguillettes et de broches d'ivoire ou d'épine. Les aiguilles étaient connues de toute antiquité en Chine, dans l'Inde et en Egypte. On s'était servi d'abord pour coudre, d'épines et d'arêtes de poisson, comme font encore les sauvages.

PARAPLUIE.—L'idée en a dû être empruntée au parasol, très anciennement usité en Perse et dans l'Inde, comme marque de dignité. Le parapluie a été en usage en Asie et en Italie longtemps avant de l'être en France, où il ne se répandit qu'à la fin du XVII^e siècle. On les fit d'abord en toile cirée, en papier huilé ou verni. Le parapluie à canne a été inventé vers 1805 par Mr. Sagnier.

FER-BLANC.—Formé de fer battu, en feuilles minces, recouvert d'étain. On croit qu'il fut imaginé en Bohême, transporté en Saxe au commencement du XVII^e siècle, et de là en Angleterre. Le procédé n'en fut connu en France qu'au temps de Colbert. Cette industrie prospéra faiblement ; mais au commencement du XVIII^e siècle, il s'éleva quelques manufactures en Alsace, en Lorraine et dans le Nivernais. Le fer recouvert d'une lame de zinc par la simple application, et maintenu dans cet état par sa force électro-magnétique se nomme *fer galvanisé*.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

A. A. B.t. Si vous daignez nous dire où vous faire parvenir une lettre privée nous vous répondrons simplement. Ces questions sortent du cadre de notre petit journal.

Néanmoins, surveillez le jeune homme comme il est du devoir d'un protecteur de le faire et faites le travailler.

AVIS POUR LES CORRESPONDANTS.

Une coutume toute courtoise, veut que lorsque l'on écrit au Rédacteur d'un journal, lui demandant une réponse privée, on joigne à sa lettre le prix du retour en timbre-poste.

Nous espérons que ceux de nos lecteurs qui à l'avenir seront dans ce cas, voudront bien ne pas manquer à ce petit usage, d'autant plus que l'abonnement à notre journal est si bas, qu'il ne nous permet pas de payer les nombreux arrachements des lettres que nous écrivons chaque semaine.

PANDORE.

—Attention ! disait un sergent à quelques recrues auxquelles il s'efforçait d'inoculer les principes de la théorie. Il y a trois temps : le premier est celui qui vient avant les autres, le deuxième est le sub-séquent et le troisième est celui après qui il y en a plus. Avez-vous compris ? Je vais commencer pour les innocents passés sur le grain.

L'ARTISAN.

Tout homme connaissant bien son métier porte avec lui son capital. Il est indépendant et ses services sont toujours en demande, sauf toutefois lorsque sa mauvaise étoile l'a conduit dans des pays où l'industrie et le commerce sont en décadence. Un jeune homme ayant reçu une bonne éducation peut échoier dans la carrière commerciale, mais l'ouvrier habile, ayant fait un bon apprentissage, est toujours à l'abri du besoin. L'homme qui ne réussit pas, alors qu'il possède une bonne éducation scientifique ou pratique, doit avoir été bien mal doué par la nature, ou être affligé de quelque vice rongeur. Le bon ouvrier n'a besoin de personne pour arriver au succès, sa réussite ne dépend ni des circonstances ni des occasions, ni du pouvoir de ses amis : elle est entièrement entre ses mains. Loïn de s'adresser à ses amis pour s'élever, ce seront ses amis qui s'adresseront à lui pour l'aider. Un ouvrier expert n'a pas de chômage à craindre ; s'il quitte pour une cause ou pour une autre une usine, il en trouvera vingt qui lui ouvriront leurs portes. Nous avons entendu un chef d'usine dire récemment qu'il obtenait facilement tous les ouvriers ordinaires dont il avait besoin ; mais que les ouvriers habiles étaient si rares qu'il craignait, un jour ou l'autre, d'être obligé de fermer son établissement.

Par ouvrier habile, nous entendons les ouvriers de l'ordre le plus élevé, ceux qui connaissent leur métier dans toutes ses parties, théoriquement et pratiquement. Ces ouvriers ne sont pas tous, certes, arrivés à la fortune ; mais tous ceux qui se sont conduits honorablement sont arrivés à des positions confortables, de beaucoup préférables à celles des membres de cette armée d'employés, de commis et de collecteurs qui ont choisi un métier plus facile, mais moins indépendant et surtout moins lucratif. Nous nous apercevons tous les jours de l'indépendance de plus en plus grande de l'ouvrier habile. Alors que toutes les places sont encombrées, qu'une foule de jeunes gens instruits briguent les positions les plus humbles, l'ouvrier digne de ce nom est toujours sûr d'occuper ses facultés avec profit. Son habileté le met en dehors des crises et des conditions du marché et si celui qui l'occupe ne peut ou ne veut le rétribuer à sa valeur, il trouvera promptement et facilement un patron plus juste et plus intelligent.

Dans notre société actuelle, l'homme qui peut produire avec précision une pièce quelconque et celui qui peut inventer un procédé économique ou une machine, sont les puissants du jour ; ils sont les producteurs et les créateurs et le monde bénéficie de leur travail.

L'ouvrier habile a besoin de développer son intelligence et quoique, peut-être, la production d'un article commercial ou industriel ne demande pas autant de science et d'art qu'il en faut chez un peintre ou un sculpteur, elle n'en exige pas moins une intelligence supérieure et une somme de travail considérable. L'ouvrier capable et habile est l'homme le plus indépendant du siècle et ceux qui, par un sot orgueil, le regardent du haut de leur grandeur, parce que les détails de sa profession lui auront rendu les mains calleuses et souillées quelque peu ses vêtements de travail, feront bien de réfléchir et de comparer sa liberté et sa confiance dans l'avenir à la position précaire et souvent pleine d'humiliations qu'ils occupent.—*Le Moniteur du Commerce*.

Réponse au Problème de la semaine dernière.

1^{er} PROBLÈME.—Les quatre morceaux devront peser 1, 3, 9 et 27 livres.

2^e PROBLÈME.—Les nombres devront avoir cet ordre par exemple, ou tout autre donnant le même résultat :

| | | | |
|----|----|----|----|
| 1 | 7 | 16 | 10 |
| 14 | 12 | 3 | 5 |
| 11 | 13 | 6 | 4 |
| 8 | 2 | 9 | 15 |

Ont deviné en totalité ou en partie.—M. J. E. Bélaïr, vainqueur d'une magnifique gravure.

Mr. H. Deguire, St. Laurent, vainqueur du portrait de Mr. F. X. Garneau. Mr. H. Deguire, désigné par le sort et ayant deviné les deux problèmes, a droit au présent de Mr. Cizol. Nous mettons à sa disposition un bon pour le présent offert à prendre chez ce monsieur.

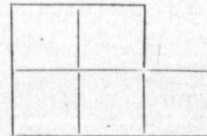
Mesdames F. X. Balthazard, M. Marquis, B. Lavoie, M. H. Pépin, A. Vannier, Anna de Lorimier, Medicus, D. Vanchesteing, A. Provost.

MM. E. Allaire, R. Larose, P. S. Lacombe, L. H. Bellerose, E. Tourangeau, J. R. Duchesneau, H. Renaud, M. Guindon, J. Auclair, R. Mignault, A. Mignault, J. Lambert, A. Jolicœur, J. Giroux, G. Fingal, R. Bouret, F. J. Audet, N. Aincy, J. Bourbonnière, P. Eerine, J. P. W. —, A. Pichette, A. Fissette, A. Barolet, L. Laferrière, A. L. —, W. Richer, J. A. Richard, F. B. Leroy, R. Roy, P. Clusel, C. J. Bénébé, L. Lavigne, A. Richer, J. Brisebois, V. Chapleau, H. Peachy, A. Bourdon, E. Robitaille, J. Lussier, O. Voisard, J. Guriépy, F. X. Bayard, Japhet H. Demers, S. Payette, S. Fortin, D. Paradis, J. Roy, A. E. Lamoureux, J. V. Bourdon, J. A. Lemoine, J. M. Féron, J. B. Parent, J. Renaud, C. E. Héroux, L. Bellerive, O. J. A. Héroux, F. Fluet, C. Brodeur, E. Chapleau, L. O. Beaubien, E. Bourgeois, U. Carignan, L. Carignan, J. A. Lévesque, F. X. de Glandon, D. P. Belain, J. W. Gastonguay, A. Brien, L. Moutpetit, J. J. Grogan, J. B. Paradis, C. Payette, J. E. Marion, J. H. Moreau, J. M. Chevalier, E. Bourdon, J. C. Cardinal, Z. Valois, P. Marineau, Mac-Piquant, F. Mallet, J. B. D.

AVIS.—A la demande de plusieurs lecteurs nous avons mis le tirage au sort au jeudi midi, mais nous ne pourrions à l'avenir publier les noms que de ceux ayant fait parvenir leurs réponses avant mercredi soir. Ceci ne change en rien le tirage qui sera toujours le jeudi.

QUESTIONS A RÉSOUDRE.

PROBLÈME No. 1.—Un cultivateur possède une terre de la forme ci-dessous :



divisée par des clôtures en cinq parties égales et carrées. La superficie totale de sa propriété est de 180 arpents. Comment se fait-il qu'un malfaiteur lui ayant volé 18 arpents de long de clôture, il n'ait plus que les trois cinquièmes de sa propriété entourée de clôtures, lesquels cependant ont conservé leur forme primitive. Ajoutons qu'après le vol aucun morceau de clôture n'est resté inoculé ou faisant seulement supposer une division antérieure.

Envoyez comme réponse un tracé de la propriété démembrée.

Pour ce problème le présent sera *Un Magnifique chromo avec cadre doré*, et représentant la mort de St. Joseph, offert par Mr. F. X.***

La deuxième personne désignée par le sort et qui aura devinée ce problème aura droit à *la garniture de boutons de chemise* offerte par Mr. Angers.

AVIS.—Nous prions les heureux vainqueurs de nos présents, de vouloir bien accuser réception, lorsque la prime offerte leur est parvenue, c'est, croyons-nous, un simple devoir. Reçevant ces présents, pour être donnés, nous aimerons à pouvoir montrer à nos généreux donateurs le bon emploi fait de leurs dons.

PROBLÈME No. 2.—Proposé par Madame P. Forget.—Deux femmes vont au marché pour vendre des œufs, l'une dit à l'autre : Combien en as-tu ? J'en ai tant. Et toi combien en as-tu ? Elle dit, tant. La première dit : Donne m'en un, j'en aurai une fois plus que toi. L'autre repit : Non, donne m'en un et nous en aurons autant l'une que l'autre. Combien avaient-elles d'œufs en allant au marché ?

PRÉSENT.—Une magnifique gravure offerte par Mr. O. Trudel.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Scène de ménage : Madame avec aigreur :
—Mon Dieu, si tu es gêné pour me donner mes étrennes, eh bien, j'attendrai, mon petit homme...
—Ton petit Tom?... Encore une façon de me dire que je suis chien ?

**

Les bonnes amies.
—Quel âge a donc Jeanne ?
—Elle se donne vingt-huit ans...
—“Se donne” est le mot ; car c'est un vrai cadeau qu'elle se se fait... sans doute pour ses étrennes ?

**

Il y a quelques mois, Vivier revenait en France. Arrivé à la douane, il dépose sa malle et sa valise sur la table de visite.

—Qu'est-ce que vous avez dans cette valise ? lui demande le douanier.

—Deux serpents, répond simplement Vivier.
Petit soubresaut du douanier qui n'insista pas pour visiter.

—Et dans votre malle ?
—Trois serpents, continue Vivier avec douceur.

Ici le douanier prend l'air d'un homme qui en appelle à ses connaissances des tarifs, puis d'un ton qui n'admet pas la discussion :

—Cela fait cinq serpents ; vous pouvez les passer !

**

Chez un dentiste :
—Madame veut elle attendre un instant ?
—Vous avez donc beaucoup de monde ?
—Ah ! ne m'en parlez pas, nous sommes... sur les dents.

**

Les enfants terribles : Toto a été premier en composition à l'école. On narre ce haut fait à un vieux oncle qui dine à la maison.

—Notre Toto sera un homme intelligent, fait la maman.

—On ne sait pas, répond l'oncle. Souvent les enfants les plus intelligents deviennent, en vieillissant, les plus bêtes...

—Alors, s'écrie Toto piqué, tu devais avoir joliment d'esprit, toi, quand que t'étais jeune ?

**

Quelques mois après son mariage, l'épouse se trouvant seule avec son époux, fut prise d'un terrible accès de bâillement.

—Comment ! madame, s'écrie l'époux offensé, vous vous ennuyez donc déjà dans ma société ?

—Ce n'est pas cela, mon ami, mais le prêtre a dit que désormais nous ne ferions plus qu'un, et quand je suis seule, je m'ennuie toujours et je bâille.

**

Calino se mêle maintenant d'astronomie. On annonçait devant lui que les jours recommençaient à allonger.

—Ah ! tant mieux, exclama-t-il.
Puis après réflexion :

—Si j'avais été à la place de la providence, il me semble que j'aurais mieux su arranger les choses... Car enfin n'est-il pas absurde que le soleil se couche de meilleure heure juste à l'époque où l'on aurait le plus besoin qu'il éclaire, puisque les nuits sont plus longues ?

MONTREAL, 28 janvier 1884.

Papa-Noé, Rédacteur en chef de "L'Ouvrier."

MONSIEUR.—J'accuse réception du magnifique album offert en prime pour la définition de vos problèmes. Daignez accepter mes remerciements les plus sincères, et veuillez, s'il vous plaît, m'envoyer pour moi le généreux donateur.

Mlle ALEX. LAVIGNE.

Histoire d'une Hirondelle.

C'était à la fin de l'automne, à l'époque où les hirondelles s'appellent et se réunissent pour s'envoler toutes ensemble vers des climats plus doux que l'est celui de la France en hiver. J'étais à ma fenêtre, et je suivais des yeux les évolutions rapides de ces charmants oiseaux qui fendaient l'air comme des flèches en gazouillant d'une voix douce et mélodieuse, lorsque j'en vis une qui, probablement plus fatiguée que ses compagnes, s'arrêta sur la corde d'un réverbère placé non loin de ma croisée.

On doit se rappeler qu'avant l'éclairage au gaz, les réverbères étaient suspendus et soutenus en l'air par de grandes cordes qui traversaient la rue, attachées de chaque côté à une hauteur convenable ; par le moyen d'une poulie on faisait descendre le réverbère le matin pour le nettoyer et y mettre de l'huile, puis on le remontait ; le soir on le faisait redescendre pour l'allumer, on le remontait ensuite, et il restait ainsi pendu au milieu de la rue.

Une de ces jolies petites bêtes s'était donc arrêtée sur la corde et s'y reposait ; après un instant de tranquillité, elle voulut reprendre son vol, mais cela lui fut impossible ; une de ses griffes s'était accrochée dans cette corde, et la pauvre hirondelle ne pouvait s'en détacher ; elle se démena de toutes ses forces en faisant entendre des cris plaintifs qui prouvaient sa douleur et son désespoir ; bientôt, vaincue par la fatigue et la souffrance, elle se laissa tomber la tête en bas, comme si elle était évanouie, elle pendait ainsi par la patte. Pauvre petite ! elle faisait peine à voir, et j'aurais donné bien des choses pour pouvoir la délivrer, mais c'était impossible. Cependant trois ou quatre de ses compagnes, qui planaient au-dessus d'elle, descendirent comme pour voir ce qui lui arrivait et ramagèrent avec une extrême volubilité ; à leur voix, la captive se ramina et recommença ses mouvements désespérés sans plus de succès. Les autres voltigeaient et ramageaient autour d'elle, comme si elles voulaient la consoler et lui donner du courage ; puis elles partirent plus rapidement encore et en redoublant leurs cris qui semblaient dire : Nous allons chercher du secours ! et c'était bien cela qu'elles disaient ; car un instant elles revinrent accompagnées d'une nuée d'hirondelles ; elle était en si grand nombre, que le jour en fut obscurci dans cette rue ; aussitôt elles descendirent à la file les unes des autres jusqu'à près de leur compagne, donnant chacune un coup de bec à la corde près de la patte accrochée, puis elles décrivaient un grand cercle dans l'espace et revenaient toujours du même côté donner leur coup de bec, et cela en ramageant continuellement avec une extrême vivacité.

Ce manège dura bien un quart d'heure, mais enfin l'hirondelle fut délivrée ; je la vis faire quelques pas sur la corde, secouer un peu ses ailes, lasser ses plumes et partir entourée de ses compagnes. qui faisaient retentir l'air de leurs cris de joie.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

RECETTES UTILES.

Liniment contre les brûlures.—Le liniment ci-après est réputé comme l'un des plus efficaces :

Eau de chaux..... 500 grammes
Huile d'amandes douces..... 65 —

On mélange bien et l'on en arrose les brûlures, que l'on tient constamment mouillées à l'aide de compresses.

Extinction des huiles de pétrole enflammées.—Que d'accidents, incendies, explosions, brûlures, etc., seraient prévenus si, lorsque se produit, par une cause quelconque l'inflammation de ces substances dangereuses, on ne perdait pas tout sang-froid, toute présence d'esprit !

Il faut se souvenir que ce sont non-seulement les gaz dégagés par les liquides qui, en combinaison avec l'oxygène de l'air, alimentent la combustion. Intercepter totalement l'air, c'est donc, en ce cas, supprimer l'élément principal de la flamme. Aussi est-il très important d'éviter de se servir d'eau.

Une pièce d'étoffe épaisse, une couverture de laine, pliée en double si possible, dans laquelle on se roule subitement, étant soi-même atteint par les flammes, ou dont on enveloppe le foyer pour l'étouffer ; du sable, de la terre, de la cendre projetée à profusion sur les liquides en feu,—tels sont les moyens d'extinction les plus sûrs, les seuls vraiment pratiques.

Mais l'indispensable, par dessus tout, c'est d'agir sans s'affoler, avec la plus grande rapidité.

**

Le froid dénonçant les vins baptisés.— Cette fraude est parfois difficile à constater ; pour la reconnaître sûrement à la dégustation, il faut avoir un goût particulièrement délicat et beaucoup d'expérience. En soumettant le vin soupçonné, toutefois, soit par la voie des réfrigérants, soit plus simplement à la température ambiante, à l'action d'un froid intense, en en exposant, par exemple, une petite quantité à l'air pendant qu'il gèle fortement, on peut déterminer, à très peu près, l'étendue de la tromperie.

La partie aqueuse du vin, en effet, se congèle d'abord ; la glace produit une sorte de séparation et la seule inspection de la première glace obtenue fait juger à sa couleur, des quantités d'eau ajoutées. Il faut avoir soin de mettre le vin à éprouver dans un vase plat que la glace, par sa dilatation, ne puisse rompre.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel la pipe quitte le Mexique après avoir changé plusieurs fois de maître.

“A la nouvelle de cet attentat, Guatimozin, tout entier à sa vengeance, reparut tout-à-coup fier et superbe comme le dieu de la guerre. A sa voix ardente, au son bien connu de son cor, les Aztèques coururent aux armes et se précipitèrent contre le palais. « Un siège furieux commence une grêle de flèches et de pierres tombent sur les toits. Les Espagnols répondent par l'artillerie et la mousqueterie qui font d'horribles brèches dans les rangs serrés des Aztèques ; mais qu'importe les assaillants sont innombrables et ne demandent qu'à mourir ; les terrasses des maisons sont couvertes de guerriers, les ponts des rues sont levés. « Du haut des plates-formes, les prêtres en robes noires agitent leurs couteaux et maudissent les étrangers. Le bruit du canon se mêle à son lugubre des conques, aux cris de fureur des assaillants, au sifflement des frondes et des flèches. Tout-à-coup la foule recule et s'incline ; le silence succède au tumulte. Sur la tourelle centrale du palais, Montézuma vient de paraître, vêtu de ses ornements impériaux.

« — Les hommes que vous attaquez sont mes hôtes ! s'écria-t-il d'une voix habituée à commander ! ils se préparent à partir. Retirez-vous ! »

« — Nous sommes ici pour venger nos dieux, répond un guerrier à son casque et à sa cuirasse d'or qu'on reconnaît pour son neveu.

« — Eh bien ! au nom même de ces dieux dont je suis le grand-prêtre, reprend Montézuma en en retirant de dessous son manteau l'image sacrée dont il s'était jusqu'alors séparé, au nom d'Huitzilopotchtli dont voici le symbole vénéré, de nouveau je vous commande de vous éloigner ; obéissez, ou... »

« Guatimozin ne lui laissa pas le temps d'achever ;

« — Aztèques, vengez vos dieux ! Voici le traître qui les a livrés à la profanation ! »

« A cet appel de leur prince, les guerriers mexicains répondirent par une décharge générale de pierres dont l'une atteignit au front l'empereur qui, en tombant entre les bras des Espagnols, laissa échapper de ses mains mourantes la pipe dans laquelle il avait mis sa dernière espérance.

« Montézuma survécut peu de jours à sa blessure. Après sa mort, les Espagnols, toujours étroitement bloqués, firent, pendant une nuit à laquelle leurs historiens ont donné le nom de la nuit fatale, une célèbre mais désastreuse retraite, pendant laquelle plusieurs des leurs eurent faits prisonniers et ensuite égorgés avec tous les raffinements de la plus atroce cruauté sur l'autel des idoles.

« La pipe sacrée, tombée aux mains des Aztèques, avait aussitôt après la mort de Montézuma été confiée à son frère devenu empereur. Guatimozin, héritier de la couronne de son oncle, le fut aussi de la précieuse amulette. Elle était à peine en son pouvoir, quand Cortez, à la tête de six cents Espagnols, d'une nombreuse armée alliée et d'une flottille de treize brigantins, portant de l'artillerie, vint mettre de nouveau le siège devant Mexico.

« L'histoire de ce siège rappelle celle de Jérusalem par les Romains : même bravoure et même fureur des deux côtés, même alternative de succès et de revers. Chaque jour était une suite de barricades, chaque maison une forteresse qu'il fallait emporter de force et défendre ensuite contre les assauts furieux des assiégés. Cortez dut se résoudre à démolir temples, palais, et maisons, à mesure qu'il avançait. Il essaya d'envoyer des parlementaires à Guatimozin : l'empereur les fit égorgés sur la pierre du sacrifice. Le siège tirait en longueur. Les provisions épuisées, la famine se fit horriblement sentir aux assiégés ; pour les nourrir, Guatimozin organisa des sorties. Les Aztèques s'y précipitaient avec la fureur du désespoir s'efforçant de faire des prisonniers et d'enlever les morts. Les prisonniers étaient immolés aux dieux le lendemain, et les cadavres coupés par morceaux servaient à assouvir la faim des guerriers. Bientôt, grâce aux précautions de Cortez, ils n'eurent plus même cette ressource, et la famine en vint à ce point que des mères égorgèrent leurs enfants pour les manger. A toutes les sommations de se rendre, Guatimozin répondait par un fier refus. La peste se joignit aux autres maux. Rien ne put dompter la fierté sauvage du dernier empereur.

« On arriva au 13 août 1521, date solennelle dans l'histoire de l'empereur Aztèque.

« Avant de donner un dernier assaut, dit M. Michel chevalier, Cor ez fit une dernière fois inviter l'empereur à se présenter. Ses envoyés revinrent avec le chuacoalt, magistrat du premier rang, qui déclara, avec l'air de la consternation, que Guatimozin saurait mourir, mais qu'il ne viendrait pas traiter. Puis, se tournant vers Cortez :

« — Faites maintenant ce qu'il vous plaira.

« — Soit, répondit Cortez. Allez dire à vos amis qu'ils se préparent ; ils vont mourir.

« En effet, les troupes s'avancèrent ; il y eut une dernière mêlée, un dernier carnage sur terre et sur le lac. Les Mexicains épuisés trouvèrent dans leur désespoir leur patriotisme, leur attachement à leurs dieux, la force de lutter encore avec héroïsme. Guatimozin, acculé au rivage, se jeta dans un canot avec quelques guerriers, et essaya de s'échap-

per à force de rames ; mais un brigantin de la flottille espagnole le poursuivit : il fut pris et mené à Cortez qui le reçut avec les égards dus à une tête couronnée. Lui, s'avançant avec dignité sur la terrasse préparée pour cette triste entrevue d'un prince captif avec son vainqueur.

« — J'ai fait, dit-il tout ce que j'ai pu pour sauver mon peuple. Faites de moi ce que vous voudrez.

« — Le Espagnols, répondit Cortez, savent honorer la valeur jusque dans leurs ennemis.

« Il envoya ensuite chercher l'impératrice et fit servir un repas à ses deux augustes prisonniers. L'empire Aztèque avait cessé d'exister, et la domination espagnole était établie au Mexique.

« Dans les premiers moments, les vainqueurs se montrèrent généreux ; ils épargnèrent le sang des vaincus et ne mirent aucune opposition à leur douloureuse émigration. Mais comme ces héros d'aventuriers étaient venus, quoi qu'on en dise, pour autre chose que pour planter sur le sol vierge du Mexique le glorieux symbole de la fraternité, la croix qui donna la liberté au monde, ils s'occupèrent avec ardeur à rechercher un butin qu'ils pensaient devoir être immense. Leur cupidité déçue, car tout au plus s'ils trouvèrent en or la valeur de deux millions cinq cent mille francs, excita leur fureur ; ils s'imaginèrent à tort ou à raison que les Indiens avaient enfoui leurs trésors, et, pour les retrouver, exercèrent sur les malheureux Mexicains les plus indignes violences. Les chefs les plus illustres n'en furent pas exempts ; le roi de Tacuba et Guatimozin lui-même furent soumis à la torture du feu. L'empereur déchu n'avait pas eu le temps de cacher la pipe funeste, seule image qu'il eut pu conserver des dieux renversés qu'il adorait toujours dans son cœur. Elle tomba aux pieds de ses bourreaux au moment où ils le dépouillaient pour le frotter d'huile avant de l'étendre sur des barres de fer rougi. Insensible jusque là, Guatimozin ne put retenir une larme en se voyant enlever le seul objet auquel il tint sur la terre, mais bientôt, reprenant sa fierté, il plaça lui-même ses pieds sur le brasier. Le roi de Tacuba, vaincu par la douleur, avoua qu'il avait caché de l'or dans sa maison de campagne, et comme l'empereur semblait prendre en pitié sa faiblesse :

« — Seigneur, lui dit le cacique, vous ne pouvez comprendre ce que je souffre.

« — Et moi, reprit Guatimozin avec un sourire, crois-tu que je sois sur un lit de roses ? »

« Cortez, surpris de tant de grandeur d'âme, ordonna de cesser la torture. Mais, peu de jours après, cédant à de lâches insinuations, il fit saisir comme conspirateurs les deux nobles victimes et les condamna à être pendus par les pieds pour que leur mort fut à la fois plus lente et plus ignominieuse.

« Pendant que le dernier des empereurs Aztèques mourait avec la grandeur d'âme d'un héros, Quinonés et Avila, deux officiers de confiance de Cortez le *Conquistador*, voguaient sur l'Océan pour porter en Espagne, à l'empereur Charles-Quint, de l'or travaillé ou en poudre, et beaucoup d'objets Parmi lesquels un des plus riches et des plus curieux, était la pipe de Guatimozin. »

CHAPITRE IX.

Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de son école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des détails peu à leur honneur.

« Avant de passer en Europe à la suite de votre pipe, permettez-moi dit M. Sorbier en s'adressant aux ouvriers, de discuter avec mon honorable antagoniste une petite question qui, j'en suis sûr, ne sera pas sans intérêt pour vous, puisque vous êtes réunis ici surtout pour vous éclairer. J'ai, depuis notre dernière conférence, préparé quelques notes qui ne me font pas l'air d'être très-favorables à la tolérance catholique, et je ne serais pas fâché de savoir si vraiment la justice est toute de mon côté.

« — Jusqu'à présent je crois l'avoir prouvé, répondit mon père.

« — Jusqu'à présent, je ne le nie pas, mais vous avez fait partir votre pipe au bon moment, mon cher voisin, et vous partez avec elle juste à l'instant où commence la persécution fanatique contre les vaincus, l'établissement de l'esclave ou de la traite, cet horrible trafic de chair humaine, contre lequel la philosophie réclama la première au nom de l'humanité outragée. Acceptez-vous la discussion sur ce terrain ? »

« — Je l'accepte d'autant plus que je vous y attendais, et je suis prêt à répondre.

« — Alors je n'ai plus de scrupules ; vous êtes prêt, dites-vous, tant mieux ; car cette affirmation me dispense de vous ménager. Eh bien ! au nom de l'humanité, moi, Sorbier, j'accuse, en présence de tous ces braves ouvriers, la religion catholique d'avoir non-seulement toléré l'esclavage, d'en avoir couvert les infamies avec la robe noire de ses prêtres, mais encore de l'avoir enseigné au monde comme une loi divine.

A cette accusation solennelle, un mouvement d'étonnement parcourut l'auditoire. Mon père seul demeura impassible.

« — Mes amis, dit-il après un instant de recueillement, vous avez entendu. Entre la philosophie et le catholicisme, car il ne s'agit plus ni de M. Sorbier ni de moi, vous allez être les juges. Écoutez ; vous prononcerez ensuite du haut de votre conscience.

« Il y a 1865 ans, le christianisme n'existait pas sur la terre. L'esclavage, lui, y régnait partout : en Grèce, à Rome en Egypte, chez les barbares comme chez les nations les plus civilisées, dans les républiques comme dans les empires. Dans Athènes la républicaine comme dans Rome l'impériale, il y avait pour chaque homme cent cinquante ou deux cents esclaves, soumis sans aucun contrôle aux caprices de leurs maîtres, ne possédant rien, pas même leurs enfants, regardés par la loi comme un vulgaire produit de l'exploitation, pas même leur honneur, un animal ne peut pas en avoir ; et les plus grands philosophes de l'antiquité en étaient à se demander, sans pouvoir répondre à leur propre question, si l'esclave était réellement au dessus de la brute. La puissance du possesseur de ces êtres dégradés, que le code romain appelait *des choses*, était sans limite. On les vendait, on les flagellait, on les crucifiait pour un verre cassé, on essayait sur eux la force des poisons, on les jetait vivants dans les viviers pour les voir se débattre dans les étroites puissances des muènes, on les envoyait à la torture on les faisait tuer par milliers dans les cirques pour amuser le peuple, et Néron, aux applaudissements de la foule, éclairait ses jardins avec des esclaves enduits de souffre et de poix, sans que les philosophes, qui sur une table d'or écrivaient, du bout de leur stylet vendu à tous les crimes, l'apologie du parricide, trouvassent dans le fond de leur cœur une parole de pitié pour les victimes ou de blâme pour les bourreaux.

« Voilà ce qu'était le monde avant l'avènement du christianisme. Enfin le Christ parut, et sa voix divine fut la première à enseigner aux hommes le triple dogme de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Le monde était plongé dans de telles ténèbres que la lumière l'épouvanta. Il se leva en masse contre la religion nouvelle, et la croix du Christ fait homme, ce premier arbre de la liberté planté au sommet du Calvaire, d'où ses bras devaient couvrir la terre, fut arrosé du sang d'un Dieu. L'Évangile était proclamé. Du haut de la colline où s'était accompli le déicide judaïque, douze hommes armés chacun non pas d'un glaive, mais d'une croix, douze hommes du peuple, sublimes ignorants, pauvres ouvriers enflammés par l'esprit de charité partirent pour porter à tous les points de la terre l'annonce de la bonne nouvelle et enseigner les nations. A cette occasion, quelques chrétiens périrent, a écrit un soi-disant professeur d'histoire, dans sa prétendue bible de l'humanité. Quelques chrétiens ! grand Dieu ! Non, non, l'enfantement de la liberté fut plus douloureux

(A continuer)